

**Zeitschrift:** Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =  
Gazetta militare svizzera

**Band:** 80=100 (1934)

**Heft:** 11

**Artikel:** Les manœuvres du Valdahon : (11 et 12 septembre)

**Autor:** Duval

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-12663>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.05.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les manœuvres du Valdahon

11 et 12 septembre 1934)

Les manœuvres exécutées au camp du Valdahon le 11 et 12 septembre derniers ont été dirigées par le général Hering, Commandant de la 7<sup>e</sup> Région, à Besançon. Le général Hering, artilleur d'origine, a été un très brillant officier d'état-major; il a appartenu aux état-majors du général de Castelnau et du maréchal Pétain; il a commandé l'École Supérieure de Guerre. Les troupes qui prenaient part aux manœuvres étaient celles de sa région: 14<sup>e</sup> Division (Mulhouse), 13<sup>e</sup> Division (Besançon). La 14<sup>e</sup> Division était à peu près au complet; tous ses éléments organiques étaient représentés, soit 35<sup>e</sup> et 152<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie et 2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 31<sup>e</sup> Bataillon des Chasseurs à pied, 3 groupes d'artillerie de 75, 1 groupe d'artillerie de 155 court, 1 groupe de canons de 105, 1 groupe de reconnaissance divisionnaire, 1 Bataillon de Chars d'Assaut, 1 compagnie du génie, 1 escadrille d'avions. La 13<sup>e</sup> Division était réduite à deux régiments d'infanterie à deux bataillons (21<sup>e</sup> et 60<sup>e</sup>), 2 pelotons de cavalerie et 2 pelotons d'automitrailleurs de cavalerie, 3 groupes de 75 (dont deux portés) et 1 groupe de 155 court, 1 section de chars, 1 section du génie, 1 escadrille d'avions. Elle disposait en outre d'un détachement de transport automobile de 100 camions.

On ne se proposait d'étudier au cours de ces manœuvres ni des matériels, ni des procédés nouveaux de combat; le but poursuivi était plus modeste. Il ne s'agissait en somme que d'un exercice de la nature de ceux que l'on exécute normalement à l'intérieur des camps et qui permettent au commandement à la fois d'orienter l'instruction dans le sens qu'il juge nécessaire et d'éprouver la valeur des cadres, l'entraînement des troupes et leurs aptitudes manœuvrières. Presque tout devait en effet se passer dans les limites du camp du Valdahon, dont le relief tourmenté devait imposer aux exécutants des difficultés anormales. Le camp du Valdahon est situé à une trentaine de kilomètres à l'est de Besançon. Le terrain en est extrêmement mouvementé et compartimenté; des crêtes recouvertes de bois à peu près impénétrable y alternent avec des fonds qui ne sont pas toujours aisément franchissables; il est plus facile d'y conduire une guerre de chicanes, que d'y monter une opération décisive importante; la défense y est donc particulièrement favorisée.

La situation générale supposée à l'origine de l'exercice était simple. Une armée nord-est, dite *bleue*, a forcé la trouée de Belfort et elle a rejeté l'armée opposée, dite *rouge*, en deux tronçons séparés, l'un à l'ouest de Belfort au nord du Doubs, l'autre au sud-ouest dans la direction de Pontarlier. Un espace vide a été

ainsi crée entre ces deux tronçons, et, dans cet espace s'avance, pour exploiter cet avantage, la 14<sup>e</sup> Division sous les ordres du Général Herscherr. A la suite d'une marche rapide, la 14<sup>e</sup> Division a atteint le 10 septembre avec ses éléments les plus avancés la région Passavant-Courtetaïn à une dizaine de kilomètres au sud-est de Baume les Dames. Elle doit se porter dans la direction générale de Besançon, à travers les camps du Valdahon, débordant par le nord le tronçon sud de l'armée rouge. Mais, du côté rouge, tout ce qui a pu être rassemblé de la 13<sup>e</sup> Division a été transporté par chemin de fer dans la région de Besançon pour boucher le trou qui s'est créé dans la ligne de bataille rouge. Cette 13<sup>e</sup> Division, sous les ordres du Général de Widerspach-Thor, se hâte donc vers la région du Valdahon pour s'opposer aux progrès des bleus, et, dès le 10, elle a poussé en camions automobiles au Valdahon un détachement composé du 60<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, 2 groupes d'artillerie, des automitrailleurs, de cavalerie, des chars et du génie. Dans la soirée du 10, ce détachement est dirigé vers le nord à travers le camp jusqu'à Belmont. Là, il s'établit solidement en poussant des éléments légers jusqu'aux passages du ruisseau très encaissé de la Creuse depuis Brémondons jusqu'à la Glacière de Chaux. Telle est la situation lorsque commence la manœuvre, le 11 septembre au matin.

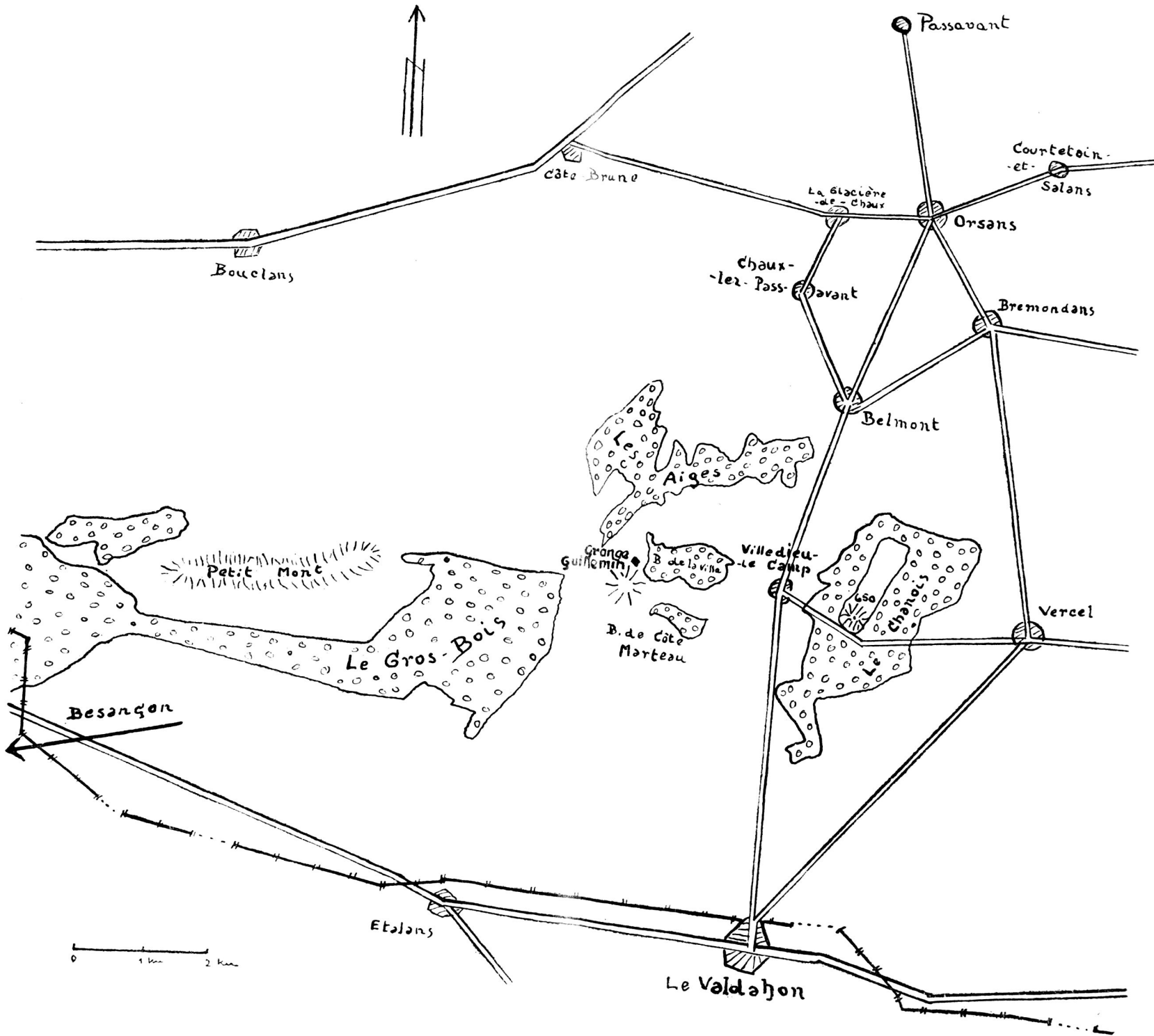
Résumons d'abord rapidement la genèse de la manœuvre. A l'aube, le 11 septembre, la 14<sup>e</sup> Division se met en marche pour l'accomplissement de sa mission. Elle cherche d'abord à s'orienter dans ce pays difficile et à déterminer la situation de l'ennemi. Cette tâche est d'autant plus laborieuse qu'un brouillard épais s'ajoute à tous les autres masques dont profitent les rouges. Mais les bleus ne sont pas sans en tirer aussi quelque avantage. Ils cheminent à couvert vers les passages de la Creuse et, d'assez bonne heure, ils en chassent les défenseurs trop peu nombreux pour opposer une résistance sérieuse. La 14<sup>e</sup> Division aborde alors la région de Belmont. Elle dispose pour cela des trois couloirs séparés par des bois épais, celui de Bremondans, celui d'Orsans, celui de Chaux les Passavant. Ces trois couloirs forment autant de compartiments à l'intérieur de chacun desquels doit être menée une action indépendante. Vers 8 heures, le brouillard se lève; les vues deviennent plus étendues et les appuis d'artillerie plus efficaces. A la fin de la matinée, le parti rouge fortement pressé n'attend pas que l'attaque bleue ait pris tout son développement et il se retire lentement, marquant un temps d'arrêt sur chaque emplacement favorable, jusqu'à ce qu'il atteigne en fin de journée le front côte 650 — Villedieu—bois de la Ville, sur lequel il se retranche. Le Général de Widerspach,

qui commande le parti rouge, réunit dans la nuit sur cette position tous les éléments dont il dispose et s'apprête à opposer au parti bleu une résistance énergique.

Mais les combats du 11 ont permis au parti bleu de déterminer assez exactement le front rouge et le Général Herscherr prend la décision de progresser par sa droite de manière à déborder la gauche rouge en direction du Gros Bois. Cette manœuvre se développe le 12. L'artillerie rouge tente d'interdire à la 14<sup>e</sup> Division le débouché du bois des Aiges, mais les progrès des bleus sont rapides. Bientôt la gauche rouge se voit obligée de se retirer sur le bois de la Côte-Marteau, puis le bois de la Côte-Marteau lui-même doit être évacué. Alors le Général de Widerspach tente un dernier effort; il organise à sa gauche une contre-attaque de deux bataillons, appuyés par l'artillerie et les chars. L'objectif de cette contre-attaque sera la hauteur située au sud de la Grange Guillemain. Cette contre-attaque se développe normalement, mais au moment où les premiers éléments d'infanterie abordent l'objectif, le Général Hering fait donner le signal de fin de la manœuvre.

Ces manœuvres, auxquelles assistaient les attachés militaires étrangers, ont tiré leur principal intérêt des critiques qu'a faites le Général Hering. Il s'est naturellement placé au point de vue du commandement plutôt qu'à celui de l'exécution. Il s'est préoccupé par dessus tout du problème de la liaison des armes et de la manière dont le commandement en avait cherché, suivant les circonstances, la solution: C'est là une question qui continue évidemment à dominer toutes les autres. Elle était déjà avant la guerre le Leitmotiv de tous les règlements et de tous les traités de tactique; elle l'est plus encore aujourd'hui, et non pas seulement par suite de l'expérience de la guerre, mais aussi parce que les difficultés pour la résoudre ont beaucoup grandi. Le Maréchal Pétain, qui était présent sur le terrain le 11 septembre, a insisté sur la manière dont il fallait l'entendre. Comme le feu sur le champ de bataille moderne, a-t-il dit, est tout, lorsqu'on parle de liaison des armes, ce n'est pas d'une liaison harmonieuse des engins sur le terrain qu'il s'agit, mais de la combinaison sur l'objectif de tous les projectiles lancés par ces engins.

Il est en effet évident que ces projectiles ne doivent pas tomber au hasard, mais se répartir suivant un plan prémédité et qui dépend à la fois du but à atteindre, des dispositions prises par l'ennemi et des circonstances locales. Or, si on songe que les engins de feu sont répartis entre l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les chars, l'aviation, que dans l'infanterie seule, pour ne citer qu'elle, il y en a une quinzaine, fusils, fusils-mitrailleuses, mitrailleuses, mortiers, canons de 37 mm. . . ., etc. . . ., si on



songe que, dans une division, tous ces engins s'étalent sur une trentaine de kilomètres carrés, on voit combien une telle combinaison des projectiles est difficile à réaliser. On dispose, il est vrai, pour les transmissions, d'appareils électriques ou autres nombreux, qui sont d'ailleurs une occasion de complications supplémentaires, mais il ne faut pas confondre transmissions et liaison; celle-ci doit avant tout résulter de l'organisation du commandement. Il y a pour chaque unité, petite ou grande, une organisation normale, légale. Par exemple, dans la division, la liaison infanterie, cavalerie, artillerie est réalisée tout en haut, au seul niveau du commandement de la division. Le Commandant de la Division, disait le Général Hering, doit toujours centraliser dans ses mains la direction de la manœuvre, mais il ne doit pas hésiter, lorsque les circonstances le réclament, à en décentraliser l'exécution. De telles circonstances s'étaient produites le 11. La 14<sup>e</sup> Division avait du s'engager au nord de Belmont dans trois compartiments étanches; le Général Hering réclamait la subordination à un seul chef, et non pas seulement la coopération, de tous les éléments dans chaque compartiment. Centralisation et décentralisation de l'exécution pouvaient ainsi alterner et se réaliser suivant des formes variables. Il fallait partout beaucoup de souplesse, surtout dans les esprits, pour y parvenir.

La question étant ainsi posée, on peut encore se retourner vers la constitution de nos armées et se demander si la classification traditionnelle en quatre armes: infanterie, cavalerie, artillerie, génie, n'a pas fait son temps et si elle ne maintient pas dans l'organisation des cloisons artificielles, mal placées et par suite souvent nuisibles; cela vaut d'être réfléchi.

Le Général Hering a fait, dans sa critique finale, le procès du commandement bureaucratique, c'est-à-dire qui se poursuit par un morne échange de papiers depuis un poste de commandement. Il veut que le chef se tienne habituellement à son poste d'observation et non à son poste de commandement. Il faut qu'il s'engage personnellement et que pour cela il ait l'activité physique et morale nécessaire. Par son intervention constante, la bataille doit être conduite, sous la réserve bien entendu qu'il n'enjambe jamais ses subordonnés immédiats, à l'autorité desquels il doit se garder de substituer la sienne. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut prétendre à diriger les événements et à ne pas être dirigés par eux. Ses papiers ne devront donc prescrire que ce qui constitue la trame même de l'action; ils devront être courts, parlant, s'exprimant par un croquis autant que par un texte. Pour le reste, le chef prendra lui-même le contact de ses subordonnés et non seulement s'assurera ainsi par lui-même, qu'il a été bien compris, mais les animera de sa volonté et de sa foi.

C'est la vie qu'il faut susciter, multiplier en quelque sorte à l'intérieur d'une grande unité sur le champ de bataille. Il y faut vivre intensément et vite, et dans l'espace et dans le temps, pour gagner l'ennemi de vitesse et le dominer; c'est dans ce sens que peut se réaliser, que s'exerce la surprise: frapper son adversaire avant qu'il ait compris, avant qu'il ait pu se mettre en garde.

Telles ont été les manœuvres du Valdahon, les critiques qui les ont accompagnées, les réflexions et les commentaires qu'elles provoquent. Un autre enseignement y a trouvé, je crois, une confirmation. Depuis 1918, l'armée française s'est bornée chaque année à des exercices de médiocre importance exécutés le plus souvent dans les camps. Elle commence à ressentir la nécessité de renouer la tradition d'avant-guerre, celle des grands rassemblements d'automne qui se prêtaient à des observations de plus vaste envergure. La valeur des troupes est faite pour une large part du savoir et de l'expérience du commandement; l'instruction de celui-ci se fait mal sur des terrains trop connus et avec des unités par trop réduites. J'imagine que nous reverrons avant longtemps des grandes manœuvres d'armée comme jadis.

*Général Duval.*

## MITTEILUNGEN

### **Preisaufgaben der Schweizerischen Offiziersgesellschaft für die Periode 1934/37.**

Die Schweizerische Offiziersgesellschaft eröffnet hiermit unter ihren Mitgliedern wiederum einen Wettbewerb über die Bearbeitung zeitgemässer Aufgaben.

Die Beurteilung der Arbeiten obliegt einem besondern Preisgericht, dem mit wenigen Ausnahmen die gleichen Herren angehören, die sich schon in vorigen Jahren in verdankenswerter Weise zur Verfügung der S. O. G. gestellt hatten. Es weist folgende Zusammensetzung auf:

Präsident: Oberstdiv. J. von Muralt, Zürich; Generalstab: Oberst i. Gst. Combe, Bern; Infanterie: Oberstdiv. Borel, Bern; Kavallerie: Oberstdiv. Schué, Bern; Artillerie und Train: Oberstlt. A. Schmidt, Bière; Genie: Oberst Lecomte, Viège; Sanität: Oberst Hauser, Bern; O. K. K. und Verpflegung: Oberst Richner, Bern; Motorwagendienst: Oberst i. Gst. Labhart, Bern; Fliegertruppe: Oberst Bardet, Dübendorf; Territorialdienst: Oberst Lichtenhahn, Basel; Etappendienst: Oberst Grieb, Zürich; Militärjustiz: Oberst Rohner, St. Gallen; vom Zentralvorstand: Oberstdiv. Bircher, Aarau; für die Allg. Schweiz. Militärzeitung: Oberstlt. Röthlisberger, Bern.

Das Ergebnis des Wettbewerbes wird an der Delegiertenversammlung 1937 bekannt gegeben und hierauf in der A. S. M. Z. veröffentlicht werden.